

# LA LITURGIE DU CHRIST-ROI

**Jean-Pierre Longeat, osb**

## **Un peu d'histoire**

L'institution de la fête du Christ-Roi par Pie XI (Encyclique *Quas primas* du 11 décembre 1925) s'inscrit dans un contexte historique bien particulier : le climat général de sécularisation, de laïcisation active, voire d'athéisme militant qui marque alors assez généralement l'Europe occidentale appelle, de la part du monde catholique, et dans un rapport de force parfois très tendu (défense de l'enseignement libre), une accentuation particulière sur la « royauté sociale » du Christ, laquelle a pour corollaire le droit d'empreinte que l'institution ecclésiale revendique sur les institutions civiles, sur l'éducation de la jeunesse, sur la culture dans son ensemble : tonalité « politique », quelque peu polémique aussi, que l'oreille avertie de l'histoire des mentalités saura reconnaître dans le corpus primitif des hymnes latines de la fête, œuvre du jésuite Vittorio Genovesi (†1967) :

<i>Te nationum praesides</i>	Que les chefs des nations
<i>Honore tollant publico,</i>	t'exaltent par un culte public ;
<i>Colant magistri, iudices,</i>	que tout exprime ton message :
<i>Leges et artes exprimant...</i>	l'enseignement, la justice, les lois et les arts...
<i>Submissa regum fulgeant</i>	Que brillent, consacrés à Toi,
<i>Tibi dicata insignia...</i>	les étendards des souverains...

L'on élevait alors volontiers bien haut les couleurs et l'on était entre deux armistices dont l'un, coïncidant avec l'anniversaire du trépas de Martin de Tours, l'ancien soldat, suggérait une réconciliation des bannières et des drapeaux, lorsque sa commémoration, dans les églises, n'humiliait pas tout bonnement ceux-ci devant celles-là. L'Action Catholique était en marche.

## La Réforme du Missel de 1969

La réforme liturgique consécutive à Vatican II entérine une fête qui compte déjà quarante ans d'existence, mais elle en élargit considérablement, il faut le reconnaître, la perspective théologique et achève de lui donner toute sa stature dans le cycle des fêtes dominicales. La modification est déjà suffisamment assurée par son transfert du dernier dimanche d'octobre (son site antérieur) au dernier dimanche de l'année liturgique<sup>1</sup>, puisqu'elle se retrouve désormais, au regard de l'édifice que compose l'ensemble du temps liturgique, en situation absidiale : la fête du Christ-Roi propose le Christ-Pantocrator à l'horizon du temps, comme maintes basiliques font de lui la ligne de mire du regard<sup>2</sup>.

Mais la modification de l'oraison collecte est également significative, comme on peut en juger par la confrontation des deux pièces :

Missel de 1962 – *Omnipotens sempiterna Deus, qui in dilecto Filio tuo, universorum Rege, omnia instaurare voluisti : concede propitius, ut cunctae familiae gentium,*

---

1. Ajoutons que la fête, jadis rangée dans le cycle sanctoral (octobre), figure désormais bel et bien dans le cycle dominical.

2. C'est cette nouvelle « orientation » que stipulait déjà la consigne générale donnée par la Constitution *Sacrosanctum Concilium* de VATICAN II, § 107 : « On orientera les esprits des fidèles avant tout vers les fêtes du Seigneur, par lesquelles se célèbrent pendant l'année les mystères du salut. Par suite, le propre du temps recevra la place qui lui revient au-dessus des fêtes des saints, pour que le cycle entier des mystères du salut soit célébré comme il se doit. »

*peccati vulnere disgregatae, eius suavissimo subdantur imperio.*

Dieu éternel et tout-puissant, toi qui as voulu récapituler toutes choses en ton Fils bien-aimé, roi de l'univers, fais, nous t'en prions, que toutes les familles des nations, séparées les unes des autres par la blessure du péché, soient soumises à ta très douce autorité.

Missel de 1969 – *Omnipotens sempiterna Deus, qui in dilecto Filio tuo, universorum Rege, omnia instaurare voluisti : concede propitius, ut tota creatura, a servitute liberata, tuae maiestati deserviat ac te sine fine collaudet.*

Dieu éternel, tu as voulu fonder toutes choses en ton Fils bien-aimé, le Roi de l'univers ; fais que toute la création, libérée de la servitude, reconnaisse ta puissance et te glorifie sans fin. » (traduction liturgique officielle).

Encore que la référence à Ep 1, 10, « fonder, récapituler (*instaurare*) toutes choses dans le Fils bien-aimé », demeure inchangée, la royauté sociale s'est épanouie en royauté eschatologique et cosmique, celle, précisément, dont Paul s'est fait le théologien dans les épîtres de la captivité. Jusqu'à travers l'expression de la prière officielle de l'Église, il y a donc là une proposition élargie qui donne un peu d'air. On appuiera volontiers la solennité du Christ-Roi ainsi revisitée sur certains passages fondamentaux de la Constitution *Lumen Gentium*, dont celui-ci, au chapitre IV (*Les laïcs*), que reprend textuellement la préface liturgique propre à la fête :

Le Christ s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et pour cela même ayant été exalté par le Père (cf. Ph 2, 8-9), est entré dans la gloire de son royaume ; à lui, tout est soumis, en attendant que lui-même se soumette à son Père avec toute la création, afin que Dieu soit tout en tous (cf. 1 Co 15, 27-28). Ce pouvoir, il l'a communiqué à ses disciples pour qu'ils soient eux aussi établis dans la liberté royale, pour qu'ils arrachent au péché son empire en eux-mêmes par leur abné-

gation et la sainteté de leur vie (cf. Rm 6, 12), bien mieux, pour que servant le Christ également dans les autres, ils puissent, dans l'humilité et la patience, conduire leurs frères jusqu'au Roi dont les serviteurs sont eux-mêmes des rois. En effet, le Seigneur désire étendre son règne [...] qui est règne de vérité et de vie, règne de sainteté et de grâce, règne de justice, d'amour et de paix, règne où la création elle-même sera affranchie de l'esclavage de la corruption pour connaître la liberté glorieuse des fils de Dieu (cf. Rm 8, 21)<sup>3</sup>.

Ou encore la finale du chapitre VII (*Le caractère eschatologique de l'Église*) qui représente elle aussi une sorte d'abside, comme si la Constitution conciliaire épousait dans sa marche même le fil de l'année liturgique :

À l'heure où le Christ apparaîtra, quand se réalisera la glorieuse résurrection des morts, la clarté de Dieu illuminera la Cité céleste et l'Agneau sera son flambeau (cf. Ap 21, 24). Alors l'Église des saints tout entière, dans la joie suprême de la charité, adorera Dieu et « l'Agneau qui a été égorgé » (Ap 5, 12), proclamant d'une seule voix : « À celui qui siège sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et domination dans les siècles des siècles » (Ap 5, 13-14)<sup>4</sup>.

## Christ-Roi et Noël

Mais le regard rétrospectif que nous pouvons désormais poser sur l'ensemble du cycle liturgique nous permettra de constater que le thème théologique de la royauté du Christ n'attend pas le dernier dimanche de l'année pour se déclarer. En fait, nous tenons là, bien plus qu'un simple élément épisodique, un axe constant et d'une remarquable puissance fédératrice.

---

3. CONCILE VATICAN II, Constitution *Lumen Gentium*, § 36.

4. *Ibid.*, § 51.

À dire vrai, telle qu'elle se déploie dans le temps, la célébration liturgique du mystère du Christ se recommande tout entière comme une liturgie royale : ce caractère lui est pour ainsi dire intrinsèque. Elle est, considérée dans son geste le plus habituel et le plus instinctif, une intronisation, comme elle est, considérée dans son langage le plus courant, une désignation de la royauté du Seigneur, partagée en Trinité : « Par Jésus Christ, ton Fils, notre Seigneur et notre Dieu, qui règne avec toi et le Saint Esprit... »

Telle qu'elle avait été conçue au début du XX<sup>e</sup> siècle, la fête du Christ-Roi venait compléter la strate historiquement la plus récente – voire franchement moderne – des fêtes du cycle dominical et former avec elles une trilogie : comme la fête du *Corpus Domini* (1264) et celle du Sacré-Cœur (1856), elle représentait – et représente du reste toujours – une fête de caractère prioritairement « thématique, à la différence des fêtes les plus anciennes qui associent étroitement l'expression de grandes idées religieuses<sup>5</sup> » à la commémoration d'événements majeurs de la geste salvifique du Christ<sup>6</sup>. C'est justement pour avoir perçu la nouvelle fête comme un doublon théologique au regard des grandes solennités fondamentales qui mettent en évidence la seigneurie du Christ, que l'abbaye de Solesmes, alors en froid avec Pie XI, mit peu d'enthousiasme à entreprendre la composition d'une messe propre. Pour « manifester » et pour indiquer de façon quelque peu ostentatoire aux promoteurs de la fête que leur innovation n'était jamais qu'une redite de Noël et de l'Épiphanie, Dom René de Sainte-Beuve (1858-1933), collaborateur majeur de Dom Mocquereau, emprunta au répertoire de cette période le patron mélodique de nombreuses pièces : leçon de liturgie dispensée à travers la centonisation même !

---

5. Sur les « fêtes à idées » dans l'Antiquité chrétienne, voir les pages toujours fondamentales de A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée*, Chevetogne, 1953, p. 162-186.

6. Il va néanmoins de soi que, pour être une fête thématique, la fête du Christ-Roi n'en honore pas moins toute la dimension sotériologique – autrement dit pascale – de la royauté du Christ.

Et répondant aux critiques formulées par les esthètes contre l'inlassable artisan de pièces nouvelles, Dom Gajard écrivait :

Beaucoup de ses compositions sont d'une inspiration très heureuse. Il y a même tels de ses Offices entiers qui ne sont pas loin d'être de véritables chefs d'œuvre, témoin son admirable Office du Christ-Roi, d'un élan et d'une fermeté tout antiques. Je ne vois pas bien ce qu'on pourrait citer de plus réussi dans toute la littérature grégorienne contemporaine<sup>7</sup>.

Toujours est-il que la multiplicité des échos du répertoire de Noël que rendent les pièces de ce dernier dimanche du cycle donnent à l'oreille le sentiment – musical à tout le moins – d'un basculement anticipé dans les paysages sonores de l'Avent désormais tout proche et de la Noël qui se profile.

## **Lectionnaire**

Le lectionnaire de cette solennité offre encore des accents divers.

L'Année A évoque la royauté du Christ à la fin des temps dans la scène du discernement final. L'Année B insiste sur l'Agneau immolé avec le beau texte introductif de l'Apocalypse de saint Jean et l'Année C présente le Christ-Roi comme le crucifié qui ouvre à tous le Royaume de l'amour.

### *Le Christ-Roi Pasteur*

Le chapitre 25 de l'Évangile selon Matthieu est une mise en scène du jugement final présidé par le Christ, pasteur. Le

---

7. Dom J. GAJARD, « Dom de Sainte-Beuve », *Revue Grégorienne*, 18, 1933, p. 213. Le gros œuvre de Dom de Sainte-Beuve consista dans la composition des propres diocésains, ces derniers voyant le jour dans l'élan général qui faisait alors adhérer à la réforme grégorienne ordonnée par Pie X.

récit de cette scène clôt son dernier discours. Il insiste sur la seule dimension qui importe aux yeux de Dieu : le triomphe de l'amour. « Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir... En vérité, je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » C'est là le maître mot du Royaume des cieux.

Tout d'abord, considérons le Christ. Il se présente à nous comme un Roi pauvre, quelqu'un qui a faim, qui a soif, qui est étranger, nu, malade, prisonnier. On se rappelle ici l'affirmation de saint Paul : « Le Christ, de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté. » Le portrait de Jésus dans les Évangiles l'assimile aux pauvres des Béatitudes tel que certaines prophéties annonçaient déjà le Messie comme le Serviteur bien-aimé de Dieu, doux et humble de cœur, qui ne crie pas sur les places publiques, qui n'élève pas le ton, mais qui vient parler au cœur de tout homme et spécialement celui des malades, des pécheurs jusqu'à partager leur condition et à être rejeté de tous comme un malfaiteur crucifié.

Cependant, dans le creuset de cette expérience humaine, le Christ nous apprend à prononcer un oui radical qui fait droit à la puissance de l'amour à jamais vivant. En cela, il sauve tous les hommes dans la mesure où ils acceptent de partager ce oui d'amour infini.

Ainsi en est-il pour ceux qui veulent entrer dans ce royaume-là à la suite de Jésus. Chaque disciple est appelé à se faire semblable au pauvre. Comme Jésus, il ne cherche pas à accaparer son bien ; au contraire il le partage de telle manière qu'il se met sur pied d'égalité avec celui qu'il rejoint ainsi. Le disciple reconnaît que tout vient de Dieu et que tout retourne à Dieu et sur ce chemin, il ne veut rien retenir pour lui-même. Ce faisant, il tente de vivre la grande

Pâque du Christ qui est le lieu maximal du partage. « Jésus, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'évida de lui-même pour devenir semblable aux hommes. Reconnu homme à son comportement, il s'humilia plus encore, devenant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur terre et sous terre et que toute langue proclame de Jésus Christ qu'il est Seigneur à la droite de Dieu le Père » (Ph 2, 4-11).

### *L'Agneau royal*

Le Christ, Agneau immolé, mort et ressuscité pour nous le troisième jour conformément aux Écritures recevra en effet puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange ; il dominera d'une mer à l'autre jusqu'aux extrémités de la terre ; devant lui se prosterneront tous les rois. Sa royauté ne sera jamais détruite ; il recevra les nations pour héritage et pour domaine l'étendue de la Terre ; le Seigneur de l'univers trônera en roi pour toujours ; il bénira son peuple en lui donnant la Paix. C'est ce que nous croyons.

Heureux, comme le dit l'introduction du Livre de l'Apocalypse celui qui lit et ceux qui écoutent les Paroles de cette prophétie, car le temps est proche. On peut pourtant imaginer combien il avait pu être difficile pour les disciples, pour les foules innombrables qui l'avaient suivi et le voyaient comparaître devant Pilate, de croire que Jésus, humilié, injustement condamné à mort, pourrait être ce Roi que nous venons de décrire.

Nous-mêmes, est-ce que nous ratifions tout le chemin parcouru par Jésus, est-ce que nous acceptons notre Dieu tel qu'il se présente à nos yeux, comme quelqu'un qui ne cherche ni le pouvoir, ni la domination, encore moins



la possession mais dont l'essence même est l'humilité, la douceur, la patience ?

« Ma royauté n'est pas de ce monde ; si ma royauté était de ce monde, les miens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux juifs [...]. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité ; quiconque est de la vérité écoute ma voix » (Jn18, 36).

Tout au début de sa prédication, Jésus avait proclamé : « Convertissez-vous, le Règne de Dieu s'est approché ». C'est alors, selon le récit de Matthieu, que se fait l'appel des premiers disciples et que suit le récit des Béatitudes que Jésus enseigne aux foules.

La royauté de Jésus est à son image, elle est l'image des Pauvres de cœur, des doux, de ceux qui pleurent, de ceux qui ont faim et soif de la justice, des miséricordieux, des cœurs purs, de ceux qui œuvrent pour la paix, de ceux qui sont persécutés pour la justice, de ceux que l'on insulte, que l'on persécute et dont on dit faussement toute sorte de mal à cause du Christ. Ce Christ est bien le chemin, la vérité et la vie. Il est le Roi de la vie.

Si Jésus est bien Celui qui dit la vérité et dont il nous faut écouter la voix et suivre le chemin jusqu'au bout, il en est un autre dont il faut absolument se détourner ; il est un chemin qu'il nous faut fuir absolument, celui que nous prenons parfois, c'est le prix de notre liberté, c'est le chemin du mensonge, de l'erreur, de l'illusion.

Celui qui dit un jour à Jésus : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pain » et encore : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas » et enfin : « Tout cela je te le donnerai si tu te prosternes devant moi » (Mt 4, 3...18), celui-là ne dit pas la vérité. Celui-là est le néant, la contre-vérité, la mort. Il est le Prince des ténèbres.

Dans le roman de Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, au chapitre intitulé 'Le Grand Inquisiteur', l'écrivain replace

Jésus dans l'Espagne de l'Inquisition du XVI<sup>e</sup> siècle. Le grand Inquisiteur fait arrêter Jésus, l'emprisonne et vient quelques jours plus tard lui demander pourquoi, jadis, au jour de la Tentation, Jésus n'a pas accepté les différentes propositions de « l'Esprit terrible et profond, l'Esprit de destruction et du néant » comme il le nomme, pour imposer la servitude aux êtres humains ? Pourquoi Jésus n'a-t-il pas profité de ce qu'il était Fils de Dieu pour tout posséder ? Mais Jésus, comme il l'avait fait devant Pilate qui l'interrogeait pour savoir d'où il était, ne répond pas.

Voilà ce à quoi nous invite la fête du Christ Roi : elle nous permet de comprendre que la victoire de notre Dieu ne s'est jamais imposée aux hommes, que le seul modèle à suivre pour que nous soyons vraiment libres est celui du Christ pauvre, humble et obéissant. Tous ces textes, tous ces chants existent pour qu'au plus profond de nous-mêmes, nous acceptions de transformer tous nos désirs de puissance, de domination en force de charité, d'humilité, d'amour et de paix. C'est ce qu'on appelle la conversion.

La fête du Christ-Roi nous invite à souhaiter que notre humanité, meurtrie par tant de plaies, retrouve l'espérance et puisse reconnaître Celui qui est en mesure de la conduire à la vraie Vie dans le Royaume de l'amour.

### *Le Christ, Roi crucifié*

Dans la liturgie actuelle, les textes insistent sur le caractère royal du Messie lorsqu'il est élevé sur la Croix sans plus aucune ambiguïté possible sur le type de messianisme dont il est investi.

Pour l'année C par exemple, l'épisode relaté n'est autre que celui de la crucifixion au Calvaire à laquelle assistent les chefs du peuple, les soldats et la foule.

En premier lieu, *les chefs du peuple* évoquent la déclaration du procès religieux fait à Jésus lorsqu'il comparaisait

devant le Sanhédrin : cet homme se dit le Messie, le Fils de Dieu. Ils constatent que la voie suivie par Jésus ne mène à rien. S'il est prophète de Dieu, Dieu prendra soin de lui. Mais Dieu, en le délaissant, ratifie le jugement. La Loi avait raison : la mort de Jésus le range effectivement parmi les blasphémateurs. Tout en Jésus avait pourtant l'allure du prophète : la parole, le comportement, le miracle même. Tout en lui savait l'organisation séculaire de la religion et faisait éclater l'image alors reçue de Dieu. Sa manière de vivre a suffi pour que chacun perçût le retournement imposé aux vieilles assurances religieuses. Les chefs du peuple ne pouvaient accepter ce défi sans abandonner une partie de ce qui faisait leurs convictions. Le chemin qui mène l'homme à Dieu selon Jésus était si différent qu'il leur parut impensable que cet homme ne fût pas un faux messie.

En second lieu *les soldats*. Ils utilisent l'appellation du procès civil, quand Jésus fut traduit devant Pilate : le roi des Juifs. La royauté de Jésus provoque insultes et moqueries, car elle n'est pas fondée sur le prestige de la gloire humaine, mais elle vient du Père, suivant la voie qu'il a choisie : la pauvreté, l'échec et finalement la croix. Dans un monde qui n'est pas fondamentalement différent du nôtre, pétri de violences et de peurs, avide aussi de possession et de pouvoir, Jésus ouvre une voie si singulière que nul ne s'y retrouve. Il ne répond pas aux désirs impatientes des hommes, mais il invite chacun à emprunter le long chemin de la liberté et de la justice. Un chemin difficile s'il en est. C'est le chemin des béatitudes, le chemin du Royaume, le seul chemin qui conduise l'homme à son accomplissement véritable.

En troisième lieu vient *l'un des malfaiteurs*, celui qu'on appelle couramment « le mauvais larron ». Il ne craint pas, lui non plus, d'insulter Jésus. Il demande que Jésus le sauve, c'est-à-dire qu'il le tire de sa condition insupportable de crucifié. Il veut échapper à la faim, à la souffrance et à la mort. Mais Dieu nous apprend à ne pas esquiver la réalité

humaine, mais au contraire à y adhérer pleinement, à lui donner une attention profonde, à en vivre toute l'épaisseur au travers des médiations. Il s'agit pour nous de communier avec le Christ par la souffrance et l'opacité de la mort acceptées dans la foi.

*Cette triple dérision* de Jésus par les chefs du peuple, les soldats et l'un des malfaiteurs n'est pas sans évoquer la triple tentation au début de la vie publique (Lc 4, 1-13). « Si tu es le Fils de Dieu... » Les mêmes accents se retrouvent pour que Jésus tire profit de sa filiation, pour qu'il impose à tous une fausse image de Dieu, de l'homme et de la foi.

À distance se tenait *le peuple*. Ce n'est plus la foule enthousiaste de l'entrée de Jésus à Jérusalem et ce n'est pas encore la multitude qui s'en retourne en se frappant la poitrine. C'est le peuple des humbles, de ceux qui attendaient la restauration d'Israël, mais qui se retrouvent une nouvelle fois déçus. Ce peuple contemple Jésus en silence. Peut-être se demande-t-il comme ce prisonnier d'Auschwitz quelque deux mille ans plus tard face à un adolescent pendu dans le camp : « Où est Dieu ? Où est-il ? » Dieu est ici, pendu au gibet. C'est le Dieu crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais puissance de Dieu et sagesse de Dieu. De même que le mépris des chefs du peuple et des soldats est porté à son comble par l'un des malfaiteurs, de même le silence respectueux du peuple qui contemple à distance s'achève en prière sur les lèvres du second malfaiteur, celui que l'histoire a appelé « le bon larron ». Le contraste entre les deux larrons qui entourent Jésus est clair. Il y a d'un côté celui qui, refusant de croire, se répand en injures, de l'autre celui qui parvient à la foi par la conversion.

Parce qu'il se reconnaît pécheur, le bon larron ne cherche pas à éluder le passage par la Croix. Il vivra désormais avec Jésus dans l'aujourd'hui de Dieu, dans son Royaume. Il s'adresse à lui en utilisant seulement son nom, « Jésus », sans y ajouter rien d'autre. Il ne l'appelle pas « Jésus Nazarénien »

comme les démons de Capharnaüm (Lc 4, 34), ni « Jésus, Fils de Dieu » comme le démoniaque de Gérasa (8, 28), pas même « Jésus, maître » comme les dix lépreux (17, 13) ou « Jésus, fils de David » comme l'aveugle de Jéricho (18, 38). Le bon larron en disant simplement « Jésus » manifeste son intimité avec le Sauveur, sa foi totale. Lui seul est vraiment avec lui. Il sera « aujourd'hui même avec lui dans le paradis ». Le Royaume de Dieu est ouvert à ceux qui acceptent de vivre à la suite du Christ dans le dénuement de la foi et la pratique de l'amour.

Le Christ Roi nous permet de remporter une victoire, celle du Bien sur le Mal, de la justice sur l'injustice, de l'amour sur la haine, de la paix sur la guerre. « Le Seigneur trône en roi pour toujours, le Seigneur bénit son peuple en lui donnant la paix » (Ps 28, 10b.11b) comme il est chanté au moment de la communion.

C'est ainsi que se termine l'Histoire, la fin heureuse de notre histoire à tous.

*Jean-Pierre Longeat, osb  
Ligugé*